

sur la terre¹. » « Ô Zeus, notre père, tu es le maître des cieux et aucune œuvre humaine — qu'elle soit sacrilège ou juste — n'échappe à ton regard, pas plus que l'exubérance des animaux, et la loyauté te tient à cœur². » « Car il est dit que l'un expie aussitôt, un autre plus tard ; mais s'il arrivait que quelqu'un échappe au châtiment et que la fatalité dont les dieux le menacent ne l'atteigne pas, elle finira sans aucun doute par s'accomplir, et des innocents — ses enfants ou une génération ultérieure — devront expier le forfait³. » Seul celui qui se soumet sans restriction subsistera devant les dieux. L'éveil du sujet se paie de la reconnaissance du pouvoir comme principe de toutes les relations. Devant l'unité d'un tel raisonnement, la distinction entre Dieu et l'homme se réduit à n'être plus que ce qu'une raison impassible en faisait déjà depuis la première critique d'Homère. En tant que souverains de la nature, le dieu créateur et la raison organisatrice se ressemblent. L'homme ressemble à Dieu par sa souveraineté sur l'existence, par son regard qui est celui d'un maître, par le commandement qu'il exerce.

Le mythe devient Raison et la nature pure objectivité. Les hommes paient l'accroissement de leur pouvoir en devenant étrangers à ce sur quoi ils l'exercent. La Raison se comporte à l'égard des choses comme un dictateur à l'égard des hommes : il les connaît dans la mesure où il peut les manipuler. L'homme de science connaît les choses dans la mesure où il sait les faire. Il utilise ainsi leur *en-soi pour lui-même*. Dans cette métamorphose, la nature des choses se révèle toujours la même : le substrat

1. Genèse, I, 26.

2. Archilochos, fr. 87. Cité par Deussen, *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, vol. II, Leipzig, 1911, p. 18.

3. Solon, fr. 13, 25.

de la domination. C'est cette identité qui constitue l'unité de la nature. Celle-ci n'était pas davantage présupposée par l'invocation magique que l'unité du sujet. Les rites du chamane s'adressaient au vent, à la pluie, au serpent au-dehors, ou au démon dans le malade, et non à des matières ou des spécimens. L'esprit qui s'adonnait à la magie n'était pas un et identique ; il changeait comme les masques du culte qui étaient supposés ressembler aux nombreux esprits. La magie est une sanglante falsification, mais elle ne nie pas la domination en se transformant en pure vérité et en agissant comme si elle était le fondement du monde soumis à son pouvoir. Le sorcier imite les démons ; pour les effrayer ou les apaiser, il prend des attitudes effrayantes ou débonnaires. Bien que sa fonction soit d'imiter, il n'a jamais proclamé — comme l'homme civilisé dont les modestes terrains de chasse deviennent le cosmos unifié, la synthèse de toutes les possibilités de rapine — qu'il était l'image du pouvoir invisible. C'est seulement dans cette image que l'homme atteint l'identité du moi qui ne peut se perdre dans l'identification avec un autre, mais prend possession de soi une fois pour toutes comme masque impénétrable. C'est à l'identité de l'esprit et à son corrélat, l'unité de la nature, que succombe la multiplicité des qualités. La nature disqualifiée devient la matière chaotique, objet d'une simple classification, et le moi tout-puissant devient simple avoir, identité abstraite. Il y a dans la magie une possibilité de substitution spécifique. Ce qui advient à la lance de l'ennemi, à ses cheveux, à son nom, advient en même temps à la personne ; ainsi dans le sacrifice, l'animal est massacré à la place du dieu. La substitution durant le sacrifice marque un pas vers la logique discursive. Même si la biche sacrifiée à la place de la jeune fille, l'agneau sacrifié à la place du nouveau-

pas un seul d'amour¹. » Et Saint-Fond, le ministre du roi, s'écrie au moment où une jeune fille terrorisée par lui fond en larmes : « Voilà comme j'aime les femmes... que ne puis-je, d'un mot, les réduire toutes en cet état² ! » L'homme en tant que dominateur refuse à la femme l'honneur d'exister comme individu. La femme prise individuellement est un exemple social de l'espèce, représentante de son sexe et c'est pourquoi, entièrement conquise par la logique masculine, elle représente la nature, le substrat d'une subordination sans fin au plan conceptuel, d'une soumission sans fin dans la réalité. La femme en tant qu'être prétendument naturel est un produit de l'histoire qui la dénature. Mais la volonté désespérée de détruire tout ce qui incarne la fascination de la nature, de ce qui est physiologiquement, biologiquement, nationalement, socialement plus faible, prouve que la tentative du christianisme a échoué. « ... que ne puis-je, d'un mot, les réduire toutes en cet état ! » Extirper entièrement l'odieuse, l'irrésistible tentation de retourner à l'état de nature, voilà la cruauté que produit la civilisation en faillite : c'est la barbarie, l'autre face de la culture. « Toutes ! » Car la destruction n'admet pas d'exception, la volonté de destruction est totalitaire. « Je suis au point de désirer, comme Tibère, que le genre humain n'ait qu'une tête, pour avoir le plaisir de la lui trancher d'un seul coup », déclare Juliette au pape³. Les signes d'impuissance, les mouvements brusques et mal coordonnés, l'angoisse de la créature, la confusion, suscitent l'envie de tuer. La proclamation de la haine envers la femme en tant que créature spirituellement et

1. *Juliette*, op. cit., vol. IV.

2. *Ibid.*, vol. II.

3. *Ibid.*, vol. IV.

physiquement inférieure, marquée au front du sceau de la domination, est en même temps la proclamation de la haine du Juif. On voit bien que les femmes et les Juifs n'ont pas dominé depuis des milliers d'années. Ils vivent, bien qu'il serait facile de les éliminer ; leur peur et leur faiblesse, leur affinité plus grande avec la nature due à la constante oppression à laquelle ils sont soumis, sont ce qui les fait vivre. Cela irrite et met en fureur l'homme fort, qui paie sa force d'un plus grand éloignement de la nature et doit éternellement s'interdire toute angoisse. Il s'identifie à la nature en multipliant par mille le cri qu'il arrache à ses victimes et qu'il n'a pas le droit de pousser lui-même. « Folles créatures, écrit le président Blamont dans *Aline et Valcour* en parlant des femmes, que j'aime les voir se débattre entre mes mains ! Elles sont comme l'agneau entre les griffes du lion¹. » Et, dans la même lettre : « C'est comme pour la conquête d'une ville ; il faut se rendre maître des hauteurs... on s'installe dans toutes les positions dominantes et, de là, on fait irruption sur la place, sans plus craindre de résistance². » Tout ce qui est en état d'infériorité attire l'agression : on éprouve la plus grande des joies à humilier ceux que le malheur a déjà frappés. Moins il y a de risques pour celui qui se trouve en état de supériorité, plus il prendra plaisir à la torture qu'il est sur le point d'infliger : ce n'est que devant le désespoir total de la victime que la domination devient jouissance ; elle triomphe quand son principe, la discipline, est réfuté. L'angoisse qui ne menace plus le dominateur explose dans un rire cordial, expression du durcissement intérieur de l'individu, qui ne se défoule vraiment

1. *Aline et Valcour*, Bruxelles, 1883, vol. I, p. 58.

2. *Op. cit.*, p. 57.